

HOMÉLIE 3

1. Que nous enseigne ensuite la voix de l'ecclésiaste ? ce serait le moment de l'examiner avec soin. Nous avons appris dans la première instruction que celui qui assemble toute la création, qui cherche ce qui était perdu, qui regroupe et réunit ce qui était égaré, c'est lui qui observe la vie terrestre. Car ce qui est sous le ciel est terrestre, et le texte le nomme «ce qui est sous le ciel», là où dominant la tromperie, la vanité et le néant. Dans le deuxième commentaire, nous avons appris que la personne de Salomon condamnait la disposition à la jouissance et aux passions pour que nous croyions possible le rejet de telles dispositions, puisque lui qui possédait en toute liberté la possibilité d'accéder au plaisir et d'en jouir dénigrait et tenait pour rien tout ce dont les hommes trouvent bon de se préoccuper.

2. Qu'apprenons-nous donc à présent en troisième lieu, dans la suite du texte ? Il s'agit d'un savoir qui concerne surtout, je crois, les membres de l'Église, je veux parler de la confession des actes non conformes à la raison, qui fait naître pour l'âme de la honte, par l'aveu des erreurs. La pudeur qui réside dans les hommes paraît en effet être une bien grande et puissante arme pour échapper au péché; c'est pour cela même, je pense, que Dieu l'a placée dans notre nature, afin, je crois, qu'une telle disposition de l'âme nous détourne du pire. Car éprouver de la pudeur et éprouver de la honte sont des attitudes apparentées l'une à l'autre et de la même famille; toutes deux font obstacle au péché, à condition toutefois qu'on veuille bien utiliser à cette fin cette disposition de l'âme. Car la pudeur nous enseigne souvent mieux que la crainte à fuir les erreurs, mais la honte elle aussi, qui suit les preuves de la faute, suffit par elle-même à corriger le pécheur, afin qu'il ne retourne plus dans les mêmes fautes. Et, pour esquisser d'un trait la différence entre ces deux sentiments, la honte, c'est de la pudeur à son comble, et la pudeur, à l'inverse, est de la honte atténuée. La couleur du visage montre ce que ces passions ont de distinct et de commun. La pudeur se signale seulement par une rougeur, car le corps compatit en quelque manière avec l'âme par quelque corrélation naturelle, et la chaleur qui enveloppe le cœur bouillonne jusqu'à devenir visible, tandis que celui qui a honte, lorsque sa faute est révélée, devient livide et légèrement rouge, la crainte mêlant la bile à la rougeur. Être ainsi affecté suffirait donc à ceux qui ont commis auparavant quelque acte déplacé, pour qu'ils ne se trouvent plus dans des situations où la honte les confondra. S'il en est vraiment ainsi et si la définition de la passion a été convenablement cernée, à savoir que cette disposition est inscrite dans notre nature pour prévenir les fautes, il est bien de considérer comme un savoir propre de l'Église la correction, par le moyen de l'aveu, de ceux qui ont commis des fautes. Car, par ce moyen, on peut fortifier son âme par l'arme de la honte. Supposons un homme qui absorberait des mets difficiles à digérer, à cause d'une glotonnerie immodérée : lorsque, malade, il serait soigné par incision et cautérisation, son corps s'étant couvert d'abcès, il regarderait la cicatrice de la brûlure sur son corps et considérerait la maladie comme un pédagogue l'invitant à bien ordonner la suite de sa vie; de la même façon, celui qui s'est dénoncé publiquement par l'aveu de ses actes cachés sera instruit pour la suite de sa vie par le souvenir de ce que la honte lui a fait éprouver.

3. Or c'est là ce que l'Église nous enseigne par la lecture, aujourd'hui, de ce qui est écrit dans *l'Ecclésiaste*. Il s'exprime d'une voix libre, publiquement, et présente à tous les hommes, comme une stèle gravée, l'aveu de ses actions, et elles sont telles qu'il y a plus de gloire à les taire et à les ignorer qu'à les dire. Mais il les dit : qu'il ait vraiment fait ces actes ou qu'il les ait imaginés pour nous être utile, afin que son discours, par son enchaînement, atteigne son but, je ne peut pas le dire exactement. Mais il dit, en tout cas, des choses dont un homme tourné vers la vertu ne s'accommoderait pas volontiers. Mais qu'il raconte, en vue de l'économie, ce qui n'est pas arrivé comme si c'était arrivé, et qu'il s'accuse d'en avoir fait l'expérience afin que nous-mêmes nous nous détournions, avant d'en faire l'expérience, du désir de ce qu'il dénonce, ou bien qu'il se soit laissé aller de son plein gré à la jouissance de telles réalités de façon à pleinement exercer tous ses sens, même au contact de réalités contraires, libre à chacun d'en juger en toute liberté, dans le sens qu'il désire.

Et si quelqu'un dit que Salomon a réellement fait l'expérience des plaisirs, voici comment nous le comprenons : ceux qui plongent dans l'abîme marin et explorent le fond de l'eau pour trouver une perle ou quelque autre merveille née de l'abîme, n'éprouvent aucun plaisir à la fatigue qu'ils ressentent sous l'eau – mais c'est l'espoir du gain qui les fait aller dans l'abîme; de même si Salomon a vécu dans ces plaisirs absolument comme un pêcheur de murex au fond de la mer, il s'est immergé lui-même dans la volupté, non pour être englouti par l'onde amère – et par cette amertume, je veux dire le plaisir –, mais pour chercher quelque chose qui soit utile à la pensée dans un tel abîme. Et on trouverait ainsi quelque chose d'utile, selon ma conjecture du moins, que ce soit le fait d'émousser les élans du corps en choisissant librement ce qu'on veut – car, pour se

porter vers ce qui est interdit, la nature a toujours des mouvements plus combatifs –, ou bien alors, c'est pour être crédible que le maître se tient là, afin que les hommes ne considèrent plus comme délectable ce qui a été objet de mépris de la part de celui qui a appris par l'expérience la vanité. C'est ainsi que les médecins aussi, dit-on, réussissent dans leur art surtout chaque fois qu'ils découvrent en examinant leur propre corps la forme que prend une maladie. Et ils deviennent des conseillers et des thérapeutes d'autant plus sûrs pour des maladies dont ils ont eu connaissance pour en avoir été guéris antérieurement, qu'ils ont été instruits préalablement par leur propre souffrance.

4. Voyons donc ce que dit avoir éprouvé celui qui guérit notre vie par la sienne. «J'ai agrandi mon ouvrage, dit-il, j'ai construit pour moi des demeures.» D'emblée, le discours commence par une accusation. Car il ne dit pas l'ouvrage de Dieu, celui que je suis, mais ce qui est mien, «je l'ai agrandi.» Et «mon ouvrage,» ce n'est rien d'autre que ce qui apporte le plaisir à la sensation. Cet ouvrage est un au sens générique, mais il se fractionne en se divisant et en s'émiettant dans les besoins de la volupté. Car il est tout à fait nécessaire que celui qui est venu une seule fois à l'intérieur de l'«abîme de la matière» promène son oeil en tout lieu d'où pourrait naître le plaisir. De même en effet que d'une seule source, on fait dériver l'eau à plusieurs endroits par des canaux et l'eau qui part fractionnée de la même source n'en est pas moins unique, même si elle coule en maintes fontaines –, de même le plaisir qui est un par nature s'infiltré de çà de là dans les différentes occupations et coule partout en s'introduisant dans les besoins de la vie.

Par exemple, la vie a fait une nécessité, pour notre nature, d'une habitation. Car l'homme est naturellement trop faible pour supporter les irrégularités de la chaleur et du froid : jusque-là, la maison ne comporte que ce qui est utile à la vie. Mais le plaisir a forcé l'homme à dépasser les limites du besoin. En effet, comme il ne cherche pas à procurer à son corps ce dont il a besoin, mais qu'il s'occupe des joies et des délices de ses yeux, il est presque chagriné à la pensée qu'il n'a pas pu faire du ciel même son toit et qu'il ne peut pas fixer les rayons du soleil eux aussi à sa toiture. C'est pourquoi l'homme étend largement en tous sens les dimensions de ses constructions, faisant de l'ensemble de sa résidence comme une autre terre pour lui-même; il élève le plus haut possible les murs, il décore avec les matériaux qui sont à l'intérieur des maisons ... obtenant, par leur agencement mutuel, de la variété pour l'arrangement intérieur des maisons. Alors, la pierre de Laconie, celle de Thessalie et celle de Carystos sont débitées en plaques par le fer, on fait appel aussi aux carrières du Nil et à celles de Numidie, et parfois, on prend aussi pour ces effets recherchés la pierre phrygienne qui, par le mélange fortuit de la teinte pourpre à la blancheur du marbre, devient source de volupté pour les yeux pleins de convoitise, car elle peint et étale sur le blanc une couleur aux formes variées et multiples. Oh ! que de recherches pour cela, que d'artifices mis en oeuvre ! Les uns scient les matériaux avec de l'eau et une lame, d'autres, à mains nues, peinant jour et nuit, achèvent la taille des blocs obtenus. Et cela ne suffit même pas à ceux qui peinent pour de vains ornements; même la pureté du verre est altérée avec des produits pour obtenir des teintes variées, afin qu'avec lui on puisse encore ajouter au luxe donné aux yeux. Et que dire des raffinements apportés aux toitures ! Les pièces de bois taillées dans des arbres, transformées grâce aux artifices de la technique, paraissent être à nouveau des arbres dont naissent, dans des encoches préparées, des rameaux, des feuilles et des fruits.

Je passe sous silence l'or répandu sur les voiles fins et vaporeux, qui les rehausse partout de sa couleur pour attirer sur lui la convoitise des yeux; et le rôle des ivoires pour l'ornement raffiné des entrées, l'or qui recouvre leurs parties creuses ou l'argent fixé avec des clous, et tous les ornements de cette sorte. Que dire aussi des sols des maisons, que les teintes variées des pierres font briller, de sorte que même les pieds jouissent de l'éclat des pierres ! Que dire de toute la prétention de telles maisons ! Ce ne sont pas les besoins de la vie qui en rendent l'arrangement nécessaire, mais le désir, à force de se déployer dans l'inutile, invente de la futilité. Il faut en effet que les maisons possèdent des allées, des promenades, des entrées, les vestibules et autres moyens d'accès; et, pense-t-on, ce n'est pas assez fastueux, ces portes, ces perrons et ce vaste espace après le seuil, si ceux qui arrivent ne se trouvent pas devant un spectacle dont la grandeur frappe aussitôt celui qui entre. Il y a encore les bains qui dépassent, par leur prétention, la simple utilité et débordent, remplis de neuves entiers, dans une profusion de fontaines; à côté ont été placés des gymnases, et tout cela est bellement exécuté à grand renfort de marbres variés, et de tous côtés autour de la demeure, des portiques soutenus par des colonnes en marbre de Numidie, de Thessalie ou de Syene, et le bronze auquel on a donné mille formes dans les statues, pour obtenir tous ces objets dans lesquels le désir de raffinement peut couler la matière. Et les statues de marbre, et les dessins sur les tableaux, par lesquels les hommes se

débauchent même des yeux, puisque l'art met à nu en le reproduisant ce qu'on ne doit pas voir, et tout ce qu'on peut voir dans ces oeuvres-là, élaborées pour étonner et plaire !

5. Comment décrire en détails par la parole ce dont la préoccupation condamne les hommes et prouve leur insouciance à l'endroit de ce qui a le plus de valeur ? Plus on accroît par l'abondance et la prétention des matériaux utilisés sa préoccupation de l'aménagement des maisons, plus on prouve le manque de beauté de son âme. Car celui qui porte ses regards sur lui-même et embellit ce qui est vraiment sa demeure, de façon à y accueillir un jour aussi Dieu comme hôte, celui-là possède d'autres matériaux pour contribuer à la beauté d'une telle demeure. Je sais, moi, que l'or qui brille dans de telles oeuvres, c'est ce qu'on extrait des pensées de l'Écriture; je sais que l'argent, c'est celui des paroles divines faites de feu, dont la clarté brillante de vérité illumine. Et en concevant les dispositions variées des vertus comme les éclats de pierres variées ornant les murs d'un tel temple et les fondements de sa construction, tu ne te tromperais pas sur la décoration qui convient à cette demeure. Que le sol en soit aplani par la maîtrise de soi, par laquelle la poussière de la pensée terrestre ne troublera pas celui qui y vit. Que l'espérance des biens célestes en embellisse le toit; en levant vers elle l'oeil de ton âme, tu ne fixeras pas ton regard sur des simulacres de la beauté auxquels les ciseaux ont donné forme, mais tu verras l'archétype de la beauté, qui n'est aucunement paré d'or ni d'argent, mais qui est bien plus précieux qu'un peu d'or ou qu'une pierre. Mais s'il faut aussi décrire en paroles le décor qui provient du revêtement, qu'ici l'incorruptibilité et l'impassibilité soient le revêtement de la demeure, que là, la justice et la sérénité ornent l'habitation, que d'une part brillent l'humilité et la longanimité, et de l'autre aussi la piété à l'égard du divin. Voilà tous les éléments que le bon artisan, la charité, dispose harmonieusement les uns par rapport aux autres. Désires-tu des bains de purification. tu as, si tu le veux, ton bain domestique et tes fontaines personnelles, grâce auxquelles tu peux nettoyer les souillures de l'âme. Chaque nuit, le grand David lui aussi prenait avec délices ce bain-là. Ne mets pas tout ton soin à construire des colonnes phrygiennes ou de porphyre pour soutenir le portique de l'âme, mais que la constance et l'immutabilité en tout bien te soient bien plus précieuses que ces embellissements matériels. Les images de toutes sortes, dessins ou figurines, que les hommes réalisent artificieusement pour reproduire la vérité, la demeure ou abondent les chefs-d'oeuvre de la vérité ne les reçoit pas. Toi qui désires des allées et des promenades, tu as la voie des commandements. Car la Sagesse parle ainsi : «Je marche dans les chemins de justice, je fréquente les chemins du droit.» Qu'il est beau pour l'âme de s'y mouvoir, de s'y exercer sans cesse et, après avoir parcouru de son mouvement le lieu d'un commandement, de revenir au même point, c'est-à-dire qu'ayant rempli le commandement auquel elle s'attache, elle ne se laisse pas décourager ensuite par la deuxième, la troisième, par la moindre course de la piété. Que la droiture morale et la décence de la vie embellissent la beauté des entrées et des vestibules. Celui qui prépare de cette manière sa propre maison pour la rendre belle se souciera peu du matériau terrestre, il n'ira pas extraire le minéral, il ne parcourra pas les mers indiennes pour se procurer des défenses d'éléphant, il n'achètera pas les curiosités futiles des artisans, dont l'art reste attaché à la matière. C'est de sa propre demeure qu'il obtiendra la richesse qui fournit les matériaux pour de tels aménagements. Et la richesse, c'est le choix libre.

Il prendra juste assez soin de sa nature corporelle, tant qu'il vivra dans la chair, pour n'être prié de rien de nécessaire. Il s'entourera d'une demeure qui suffise à le réchauffer si le besoin s'en fait sentir, et qui lui donne aussi de l'ombre lorsque les corps sont desséchés par le feu des rayons; il apprêtera le vêtement qui le couvre dans le même but pour cacher la nudité de son corps, sans aller chercher des teinturiers pour obtenir de la pourpre et de l'écarlate, ni ceux qui maltraitent la nature de l'or pour en faire un fil, sans ouvrager les soies des Sères pour transformer le fil qu'on en obtient en un vêtement mêlé d'or et de pourpre, grâce au travail de tissage. Et il apaisera le manque de ce qui lui est utile par une nourriture de fortune, en donnant congé aux sortilèges culinaires. En servant la chair frugalement avec ce qui se présente, il consacrera toute sa vie au soin de l'âme, en «agrandissant l'ouvrage» de Dieu, et non le «sien propre», pour ne pas devoir lui aussi en venir à avouer publiquement la vanité de ses occupations, comme nous l'apprenons maintenant de celui qui dit : «J'ai agrandi mon ouvrage», – non cet ouvrage de Dieu qu'il était lui-même, mais le sien propre, sa demeure de chair, car il s'est adonné aux désirs vains au lieu de se limiter au nécessaire.

6. Et le texte ajoute à ces paroles l'aveu d'une autre action aussi, dont on pourrait dire sans se tromper qu'elle est à l'origine de la folie des pensées et de l'égarement loin de ce qui est stable. Il s'agit de la ruine de la pensée sous l'effet du vin. En effet, après avoir dit : «J'ai agrandi mon ouvrage» et : J'ai construit pour moi des demeures», il ajoute : «J'ai planté pour moi des vignes»; comme il arrive communément, le «j'ai agrandi» porte évidemment aussi sur ce qui est dénombré dans la suite; il donne donc à penser, par là, que même la plantation de vignes

dépasse les besoins, parce qu'elle est «agrandie». «J'ai planté pour moi des vignes, ce qui équivaut à dire : J'ai préparé pour le feu les matériaux avec lesquels j'ai augmenté la flamme des plaisirs, ou : J'ai enseveli mon esprit profondément, en déposant l'ivresse sur la pensée comme de la terre pour une sépulture. «J'ai planté pour moi des vignes», je n'ai pas été rendu sage, dit-il, par le récit de la folie de Noé : une telle plantation, en le dévêtant de la parure de la décence, l'a montré pitoyable et risible à la fois à ceux qui le voyaient. Car de la part des plus bienveillants de ses enfants, son indécence parut mériter la pitié, mais chez celui qui était follement présomptueux et qui n'était pas encore éduqué, le spectacle de l'ivresse provoque le rire. C'est une longue liste de passions qu'embrasse la confession de la plantation des vignes : le nombre et la variété des passions nées du vin, le texte les contient tous en puissance.

Qui au monde ne sait en effet que le vin, lorsqu'on en boit sans mesure plus qu'il n'est besoin, enflamme l'intempérance, mène le choeur des plaisirs, ruine la jeunesse, rend indécente la vieillesse, déshonore les femmes, provoque la folie, mène à la déraison, détruit l'âme, met à mort la pensée, aliène la vertu ? Sous son effet, les rires sans raison, les lamentations sans cause, les larmes spontanées, l'orgueil sans fondement, l'impudence dans le mensonge, le désir de ce qui est néant, l'espoir de ce qui est impossible, la menace démesurée, la crainte sans raison, l'insensibilité à ce qui est vraiment à craindre, le soupçon sans cause, la bonté sans raison, la promesse des choses impossibles. Passons sur le reste, l'assoupissement inconvenant, la tête lourde et inerte, l'indécence qui suit l'excès démesuré de vin, le relâchement des articulations, le fléchissement du cou qui ne se tient plus droit sur les épaules, car l'humidité donnée par le vin relâche le muscle du cou. Qu'est-ce qui a produit la souillure illégale de l'inceste ? Qu'est-ce qui a soustrait à Lot la pensée de ce qui s'était passé, lui qui a osé commettre le sacrilège et a ignoré ce qu'il avait osé faire ? Qui a inventé comme dans une énigme le nom étrange de ces enfants ? Comment les mères d'un enfantement sacrilège sont-elles devenues les soeurs de leurs propres enfants ? Comment les enfants ont-ils eu le même homme pour père et pour grand-père ? Quel est-il, celui qui par sa transgression introduit la confusion dans la nature ? N'est-ce pas le vin qui, dépassant la mesure, a produit cette tragédie incroyable ? N'est-ce pas l'ivresse qui a ajouté à l'histoire un tel récit, qui va au-delà même des récits authentiques par ses outrances ? En effet le texte dit : «Elles firent boire du vin à leur père», et ainsi lorsque le vin eut chassé sa faculté de penser, comme possédé par quelque folie, il laissa ce récit tragique de sa vie, l'ivresse lui ôtant toute sensation au moment du sacrilège. Oh ! quel mal que ces femmes ayant emporté avec elles le vin des réserves de Sodome ! Oh ! le mauvais souhait qu'elles ont porté à l'honneur de leur père en versant le vin du cratère funeste ! Comme il eût mieux valu qu'avec tout, le vin aussi fût détruit à Sodome avant de devenir le chorège d'une telle tragédie !

7. Et puisque de tels exemples existent et que de si grands maux nés chaque jour du vin surviennent dans la vie, celui qui confesse publiquement sa vie sans honte dit qu'il a aussi fait cette action : non seulement il a effectivement pris du vin, mais il a veillé à se procurer en abondance un tel bien. «J'ai planté pour moi des vignes», dit-il, ce dont n'aurait pas eu besoin la vraie vigne, celle qui est prospère, une vigne spirituelle, florissante et épaisse, où s'enchevêtrent les rameaux de la vie et les boucles de la charité pour qu'elles soient de même souche. Elle se pare, au lieu de feuilles, de la décence des moeurs qui nourrit la grappe de la vertu pour la rendre mûre et agréable. L'homme qui plante cela dans sa propre âme, cultive le vin qui «réjouit le coeur» et il «travaille sa propre terre», selon la parole des Proverbes. Comme le demande la loi d'une telle culture, il sarcle pour ainsi dire sa vie par ses raisonnements, il arrache les mauvaises pousses aux racines des vertus, il arrose son âme de connaissances et taille à la faux du discours critique le mouvement qui porte la pensée vers le superflu et l'inutile. Bienheureux serait l'homme qui ferait une telle culture, pressant dans la coupe de la sagesse de la grappe qu'il aurait lui-même fait pousser !

8. Mais il ne connaît pas un tel jardinage, celui qui regarde vers la terre et chérit les fruits qu'elle porte. Le texte ajoute en effet aux vignobles les beautés des potagers et des jardins, qui appartiennent à l'homme riche. Quel besoin a-t-il de beaucoup de jardins, celui qui regarde vers l'unique Jardin ? Quel avantage pour moi à avoir un potager qui produise des légumes, la nourriture des malades ? Si je demeurais dans l'unique Jardin, je ne me disperserais pas dans le désir de nombreux jardins. Si je conduisais sainement mon âme pour pouvoir prendre part à une nourriture plus consistante, je ne me serais pas occupé de légumes, en cultivant pour moi-même la nourriture qui convient à la maladie. Mais une fois que la volupté s'est introduite dans le besoin et que le désir a dépassé les limites de ce besoin, après avoir pounu à la magnificence des maisons et à la dépense en vains objets pour l'intérieur, il s'occupe alors aussi de la volupté à l'extérieur et utilise la nature de l'air au senice de ses plaisirs. Il s'occupe en effet à cultiver pour lui des arbres toujours verts, épais, qui procurent comme une toiture en plein air, afin d'avoir de la

volupté à l'extérieur aussi bien que chez lui, et toutes sortes de prairies, grâce à l'art des jardiniers, habillent la surface du sol ; ainsi, de tous côtés des spectacles agréables tombent sous le regard de celui qui se promène, et on vit toujours au milieu de réalités désirables, on voit en chaque saison de l'année ce qui est hors de saison, une prairie en hiver et des fleurs avant la saison, et la vigne qui monte au."t arbres, entremêlant ses propres rameaux à ceux des autres arbres, et les entrelacements délicats de lierre aux arbres, et toutes les espèces de fruits qui, mêlés les uns aux autres alors qu'ils sont de souches différentes, contraignent la nature, révélant par leur aspect et par leur goût leur double origine, car ils semblent être deux fruits à la fois, à la suite du mélange de deux plants. Voilà entre autres tout ce que l'art contraignant la nature peut inventer dans le domaine des plantes. Ce n'est pas le besoin qui recherche ces inventions, mais le désir lorsqu'il est sans guide.

9. Voilà où conduit le goût des potagers et des jardins, dit celui qui confesse ses actions. Car celui qui dit : «J'ai planté tout arbre fruitier» montre en même temps par cette parole, où il utilise un singulier collectif, qu'il n'a laissé de côté aucun fruit. Puis, après avoir accompagné sa volupté à l'extérieur comme à l'intérieur de chez lui, même l'eau n'est pas laissée inemployée et contribue à ses plaisirs, dans la pensée qu'il convient de se délecter de tous les éléments, de la terre par les maisons, de l'air par les arbres, de l'eau par la mer, une mer faite de main d'homme. Pour que la vue de l'eau adoucisse l'illusion des yeux, le sol pavé devient un étang, l'eau entoure le tour de la maison, en sorte que ceux qui se baignent aient même le plaisir de la natation, et que le flot jaillissant permette une meilleure floraison des jardins, car il se divise et sert partout aux besoins de l'arrosage. «J'ai fait pour moi des bassins d'eau, dit-il, et j'arrose grâce à eux les arbres qui font germer une forêt.» Mais si j'avais en moi la source du Jardin, c'est-à-dire l'enseignement des vertus, grâce auquel la sécheresse de l'âme serait imprégnée de rosée, j'aurais méprisé les eaux terrestres, dont la jouissance est donnée en son temps, mais dont la nature est transitoire. Il vaudrait donc mieux, pour la source divine par laquelle les vertus de l'âme naissent et sont désaltérées, que son flot rapide soit canalisé pour les vertus elles-mêmes, afin que le bois sacré des bonnes actions fleurisse dans nos âmes, par notre Seigneur Jésus Christ à qui est la gloire pour les siècles. Amen.